

La mélancolie d'une enfant bien née

De sang noble (et, le comble, bien plus britannique que la maison Windsor), Lady Diana Spencer peut se targuer d'avoir d'illustres ancêtres. Trois de ses arrière-grands-parents paternels descendent en droite ligne d'un grand roi de la maison Stuart, Charles II. L'ascendance des Spencer est impressionnante : un comte-ministre des Affaires étrangères, un lien d'alliance avec les Churchill, etc. Sans l'inflexion récente de la lignée Windsor, Diana n'a pas à rougir de ses origines anciennes. Cela lui est plus difficile si l'on s'attarde uniquement à la génération qui la précède. En effet, ses parents se sont illustrés par un déchirement autant scandaleux sur la place publique que dévastateur pour elle et sa fratrie.

L'histoire des femmes Spencer est tout aussi édifiante : sulfureuse depuis au moins 200 ans ! Lady Georgiana Spencer fut reconnue comme créatrice de tendances au XVIII^e siècle. Sa beauté, son goût pour la mode, mais aussi son engagement politique marquèrent l'histoire. Mariée au duc de Devonshire à seulement 17 ans, elle a dû tolérer un ménage à trois avec

son amie Lady Elizabeth Foster. Elle mourra jeune et très endettée. Sa nièce, Lady Carolyn Lamb, femme du Premier ministre de l'époque, fit scandale dans la régence londonienne par ses amours tumultueuses avec le poète Lord Byron. Quant à son homonyme du début du XVIII^e siècle, son destin est encore plus funeste que le sien. L'échec des manigances de sa grand-mère, Sarah Churchill, duchesse de Marlborough, pour l'unir au prince de Galles la conduisit à un mariage malheureux. Après plusieurs fausses couches, elle périt de la tuberculose à seulement 26 ans. Le prince Frederick convola finalement avec une princesse allemande, mais ne se remit jamais de ses regrets. Il mourra avant même d'accéder au trône. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à lire ces destins plus tragiques et scandaleux les uns que les autres, Diana a été à la hauteur de son héritage. Les femmes de la famille ne font pas rêver par leurs amours heureuses les petites filles qui consultent l'arbre généalogique.

Lorsque l'on se rapproche de celle qui nous intéresse, l'affaire ne se simplifie guère. Les quatre grands-parents sont tous des êtres ambivalents, renommés pour leurs réalisations ou leurs fonctions. Le poids de l'héritage s'alourdit encore un peu plus.

Côté paternel, la lignée est noble et intransigeante. Les grands-parents Spencer se sont mariés au début du siècle précédent et le sont restés plus de cinquante ans. Nul ne dit si le mariage fut heureux. Albert Spencer, dit Jack, avait poursuivi une carrière militaire et politique tout en administrant le domaine familial d'Althorp auquel il vouait une passion sans borne. Ce domaine, propriété de la famille depuis 1570, avait été constitué par le premier comte : Robert Spencer. Celui-ci, l'un des hommes les plus riches du royaume, avait fait fortune dans le négoce de moutons en Europe.

Depuis lors, le domaine n'avait cessé de croître et avec la réputation de ses membres. Jack, surnommé le comte conservateur,

était un homme de goût et de culture. Il était réputé connaître à la perfection la collection impressionnante d'antiquités, livres et autres objets d'art comme l'histoire de la famille. Cette passion dévorante lui vaudra de nombreuses altercations avec son fils John qui le considère comme un rustre que seul le prestige familial anime. S'il ne fréquente que peu sa petite-fille, il marquera pourtant son histoire en décédant.

C'est probablement de la comtesse Cynthia Spencer dont Diana est la plus proche. Elle ne tarit pas d'éloges à son égard. Sa disparition brutale en décembre 1972 laissera la petite-fille désespérée face à cette première confrontation directe à la mort. Emportée par une tumeur cérébrale à l'âge de 75 ans, Lady Cynthia bénéficiera de funérailles en la chapelle royale du Palais St James en présence de la reine-mère et de la princesse Margaret. Outre une ressemblance physique difficile à ignorer, sa grand-mère paternelle était une personne rayonnante et emplie de compassion. Douce et attentionnée, elle était connue pour sa bonté. Généreuse de nature, elle s'était impliquée toute sa vie dans de nombreuses œuvres caritatives, notamment au sujet de la maladie de Parkinson. Diana en parlera encore vingt ans après sa mort avec la même émotion : « Elle veille sur moi depuis l'autre monde. J'en ai la certitude. [Elle était] douce, merveilleuse, unique. Une femme divine, vraiment. »

Pourtant, Lady Cynthia doit faire exception, car on dit des Spencer qu'ils sont... difficiles. Comprenez qu'ils ont du caractère ! Surtout les femmes. La devise familiale, « Dieu défend le droit », leur confère toute noblesse. Dans l'autre branche, l'ascendance moins noble est compensée par des ressources abondantes et une accointance poussée avec la famille royale.

Diana n'a pas connu son grand-père, Lord Maurice Fermoy, décédé en 1955, mais connaît bien son histoire.

Engagé dans la Royal Air Force, c'était un homme politique reconnu du Parti conservateur. Député britannique pendant

plus d'une décennie, il fut écuyer du roi George VI et maire de la commune de King's Lynn. Membre de son groupe de chasse et excellent fusil, il a assisté à la dernière partie du roi, le jour de sa mort en 1952. Exubérant et coureur invétéré, il aurait eu deux enfants illégitimes. Il avait la réputation d'être capable du pire comme du meilleur : parfois tourné vers les autres et appréciant la simplicité ; parfois paradant et rappelant ses royales amitiés à qui voulait l'entendre.

De 23 ans sa cadette, sa femme Ruth Gill n'était pas en reste sur la noblesse de ses fréquentations. Pianiste de talent, Lady Fermoy était reconnue dans le Norfolk pour la création du King's Lynn Festival qui existe encore aujourd'hui. Ce festival de musique classique et de jazz voit se produire depuis 70 ans des artistes de renommée internationale. Il avait été créé à l'issue d'un concert de charité destiné à sauver l'hôtel de ville, l'un des plus vieux théâtres d'Europe. En quelques années seulement et grâce au travail acharné de Lady Fermoy, ce rassemblement obtint une aura particulière. La BBC en retransmet encore la soirée d'ouverture chaque année. C'est en 1956 qu'elle entre au service de la reine-mère en tant que dame de compagnie. Toutes deux veuves, elles nouent une relation d'amitié. En 1960, devenue sa principale confidente, elle est promue première dame de chambre, fonction qu'elle occupera jusqu'à sa disparition 33 ans plus tard. Ses affinités royales lui permirent de loger à Park House, l'ancienne maison d'hôte des Windsor à Sandringham. Particulièrement snob, elle était très sûre d'elle et attirée par le faste. Nul besoin de la connaître pour analyser où se portait son allégeance. La famille royale était sa priorité, et quiconque risquait de la mettre en délicatesse devait rentrer dans le rang. Frances, la mère de Diana, l'avait appris à ses dépens, et Diana ne manquerait pas de subir le même sort. Les grandes ambitions qu'elle nourrissait pour sa petite-fille la détruiraient bientôt.

Les différences des familles qui se cristalliseront entre les deux parents prennent leur source dans des visions de la vie très différente. Chez les Fermoy, les conservateurs règnent en maître et on défend la famille royale avec ardeur. Chez les Spencer, on est noble, mais libéral ! On milite pour un parlement fort et on s'oppose vertement à l'absolutisme royal¹.

Né en 1924, Edward John Spencer – plus couramment appelé Johnnie – débute sa carrière militaire pendant la Seconde Guerre mondiale en tant qu'écuyer de la reine puis intendant. Il y est distingué comme capitaine du Royal Scots Greys². Membre en vue de la noblesse britannique, il participe de temps à autre aux parties de chasse royales. En 1954, ce passionné de photographie est chargé de la réalisation d'un film sur le premier grand voyage d'Elizabeth II et Philip dans le Commonwealth. Son ouvrage, projeté au festival de King's Lynn est salué par la critique pour son authenticité. En effet, Johnnie s'attarde bien moins sur ses royaux sujets que sur les peuples rencontrés et les pays traversés. Après cette aventure, ce diplômé du Royal Agricultural College de Cirencester parachève la construction d'une exploitation de 300 hectares. Souvent décrit par son entourage comme bon et attentionné, l'homme au visage carré a les traits doux. Son regard se pare d'une tranquille mélancolie que l'on retrouvera plus tard dans celui de sa fille. L'homme de grande taille ne passe pas inaperçu. De belle stature autant que de belle éducation (Eton, Sandhurst, service militaire royal), John n'est pourtant pas si brillant. Dominé par un père écrasant, il ne trouve pas sa place. Très impliqué dans la vie de la communauté, Johnnie impressionne par son sens du contact et son humanité. Diana

-
1. Le terme Tories (Tory) désigne les partisans de la mouvance politique conservatrice britannique. Longtemps l'un des deux grands partis du Royaume-Uni, il sera substitué au milieu du XIX^e siècle par le Parti conservateur. Le terme Whig désigne un parti politique apparu au XVII^e siècle et militant pour un parlement fort contre l'absolutisme royal. Après la percée du Parti travailliste au XX^e siècle, ce parti considéré comme centriste disparaît de l'échiquier politique.
 2. Ancien régiment de cavalerie de l'Armée britannique disparu en 1971.

est dotée des mêmes atouts. Il est difficile de dire si sa fille lui ressemble de manière innée ou si son rôle de père célibataire façonnera leur similitude.

À Sandringham, il connaît le prénom de chaque employé et traite tout le monde sur un pied d'égalité. Diana se souvient de ce qu'il lui répétait sans cesse. « Je ne devais pas me sentir supérieure à qui que ce soit. » Pour John, tout le monde doit être traité comme un individu à part entière. L'arrogance est à bannir. Très sociable, il détecte intuitivement les difficultés des personnes. Les gens se livrent. Très vite, Diana disposera des mêmes capacités. Fait suffisamment rare à l'époque pour être souligné, Johnnie est un Papa impliqué dans l'éducation de ses enfants. Pas forcément très démonstratif, il a toutefois le don de les faire rire et parler. Cette description du bon père de famille, tourné vers les autres et en avance sur son temps, contraste avec certains souvenirs de Diana et le scandale de son divorce. Après tout, un bon père n'est pas nécessairement un bon mari, et réciproquement ! Si seulement, ce qui se passe entre les grandes personnes pouvait y rester, l'histoire de la petite Diana aurait peut-être eu une fin bien différente.

Frances, Roche de son nom de jeune fille, n'en disconvient pas. Bien que sa fille ne s'en revendique pas, sa personnalité se nourrit des valeurs maternelles. Ces dernières sont d'ailleurs largement partagées avec son époux : respect des autres et goût de l'effort. N'en déplaise à Lady Di, elle marche dans les pas de sa mère. Cette femme frêle, d'une grande vivacité naturelle était une sportive passionnée autant qu'accomplie. Blonde aux yeux bleus comme sa fille, Frances porte en elle une mélancolie similaire qui finira par la ronger. Mariée très jeune à un homme plus âgé, elle connut un divorce retentissant ! Appréciée pour son caractère autant que pour son charme, Frances n'avait pas été épargnée par la vie. « Quand vous rencontrez quelqu'un à l'âge de 15 ans et que vous vous fiancez à 17, quelques mois après la fin de vos études, avec le

recul, vous vous demandez étais-je vraiment adulte ? J'en étais persuadée à l'époque », confiera-t-elle. Quelquefois, Frances se rappelle sa confiance en la vie, sa croyance en l'amour. Elle se souvient que le major Ronald Ferguson l'avait demandée en mariage. Elle avait refusé pour choisir John. Sa vie aurait pu être différente. Comme souvent au sein de l'aristocratie du siècle dernier, Frances n'a pas suivi de grandes études et n'exerce pas de métier. Quitter le comte en devenant n'en sera d'ailleurs que plus courageux. Déterminée et dévouée, elle occupe son temps en s'impliquant dans des œuvres caritatives.

Johnnie approche de son 30^e anniversaire quand il rencontre cette jeune fille de 17 ans, en 1953, lors d'un bal mondain en présence de la reine-mère. John, l'un des meilleurs partis de la région, séduit la frêle Frances par son assurance mêlée d'humilité. Un an plus tard, leur sort est scellé. Célébrée en grande pompe à Westminster et approuvée par la reine, leur union est le mariage mondain de l'année. De nombreux membres de la famille royale assistent à la somptueuse réception donnée après la cérémonie au Palais Saint James. De cette alliance en vue naissent deux filles en 1955, puis en 1957 : un début de lignée bien insatisfaisant pour un noble voulant perpétuer le faste familial. Sarah a 5 ans et sa sœur Jane, 3 ans, quand Frances tombe à nouveau enceinte. Quelle joie de découvrir le petit héritier ! Il s'appellera John, comme Papa. Pourtant, les jours heureux ne sont pas arrivés. Une dizaine d'heures après sa naissance, le petit John succombe. Qu'importe la douleur viscérale d'une mère « désenfantée » ou le déchirement d'un père sans héritier, il faut recommencer. Frances partagera son traumatisme : « On m'a arraché mon bébé et je n'ai jamais vu son visage. Ni vivant ni mort. Personne n'a jamais évoqué ce qui s'était passé. » L'absence. Moins d'une année après ce deuil terrible, Frances donne naissance à son quatrième enfant. Une fille ! Une déception de plus. Un vide non comblé. Voilà ce qu'est Diana dès ses premières heures sur terre. Une erreur

de la nature. Qu'importe le besoin d'amour d'un bébé, recommencer, recommencer encore. C'est en 1964 que Lady Spencer accomplit – enfin – son devoir en mettant au monde le petit Charles. Tout devrait être plus simple désormais. Les blessures du passé jamais pourtant ne s'enterrent bien profondes.

« La vicomtesse Althorp a donné naissance à une fille samedi dernier », explique simplement un entrefilet du *Times*. La presse régionale est un peu plus prolixe, les Spencer sont des célébrités locales. Quand Diana Spencer naît le 1^{er} juillet 1961 à 19 h 45 en décevant son noble père, l'héritier de la couronne anglaise, lui, a 13 ans. Bien qu'il soit contrarié, Johnnie ne mettra pas longtemps à aimer ce bébé joufflu à l'œil coquin qu'il décrit maladroitement comme « un échantillon physique presque parfait » de la race humaine.

Il n'en demeure pas moins que Diana n'étant pas un garçon, elle n'a pas de prénom. Et ce, pendant plusieurs semaines. Johnnie finit par décider que sa fille portera le prénom de la déesse de la chasse : un être conquérant, lumineux et dévoué. Toujours est-il que, toute déifiée qu'elle soit par sa dénomination, elle est née après John. C'est un peu comme être né avant ou après Jésus-Christ, le monde se veut différent. C'est ainsi que sa tendre enfance est marquée d'un sentiment de culpabilité extrêmement fort nourri de deux sources complémentaires. Diana n'est « pas » un garçon. Diana remplace l'enfant mort-né. C'est étrange ce sentiment qui peut vous habiter de n'avoir pas le droit d'être en vie. La différence est notable entre avoir le droit de vivre – qui en est soi un acte conscient et choisi – et celui d'être en vie. Sur ce dernier, mis à part le suicide, peu de solutions s'offrent à vous. Alors, Diana traverse sa petite enfance avec le fantôme de son frère. On ne rivalise pas avec les morts, encore moins avec les morts de sexe masculin ! Pire encore que sa culpabilité d'exister, elle est très vite persuadée qu'elle n'aurait pas existé si John avait survécu, ou si son petit frère était né avant elle. Drôle d'exis-

tence que celle qui démarre sous le sceau de la fatalité. Quand elle est en âge de se promener sur les terres de Sandringham seule avec son frère, ils rendent visite à leur grand frère au cimetière : « Avec notre affectueux souvenir », déchiffre-t-elle. Alors, les questions s'enchaînent à toute vitesse dans sa petite tête : quel âge aurait-il eu aujourd'hui ? De quoi était-il mort ? Se serait-elle bien entendue avec lui ? Aurait-il été grand et beau ? Serait-elle née ?... Serait-elle née ?

Il n'existe probablement, en ce bas monde, pas d'épreuve plus terrible que celle de perdre son enfant. L'ordre de la vie, ainsi bouleversée par l'inversement des morts, laisse une plaie difficile à refermer. Frances a seulement 23 ans. Elle est encore bien jeune pour faire face à une telle épreuve. Les psychothérapeutes et autres accompagnants sont peu nombreux. Dans la haute société, quoi qu'il en soit, on n'exprime pas ses sentiments, surtout quand on est britannique ! Si le deuil s'avère difficile pour tous les parents, et bouscule violemment le mariage des Spencer, la pression de mettre au monde un garçon plonge leur union dans le désespoir. Dans les années 1960, la connaissance médicale en matière de procréation n'est pas celle dont on jouit aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après. La mère de Diana est alors soumise à des batteries d'examen sans fin dans différentes cliniques pour comprendre ! Quel est donc le problème de cette femme qui ne fabrique que des filles ou des garçons mort-nés ? Humiliée et malmenée, Frances sombre dans une violente dépression. À l'époque, nul ne sait que c'est l'homme qui détermine le sexe de l'enfant. Lord Spencer, d'habitude si attentionné, se révèle colérique et autoritaire. Emporté lui-même par le chagrin de son fils perdu et sa frustration, il blâme Frances de tous ses maux. La jeune femme vit comme une tragédie l'injustice de la situation. Dans la petite enfance de Diana, les tensions entre ses parents n'ont jamais été si fortes. Tout cela les conduira inexorablement vers un divorce dévastateur.

Des mères de substitution qui se relaient pour l'entourer organisent les premiers mois de la future princesse : la sage-femme Joy Hearn qui la berce la nuit, la nourrice Judith Parnell, qui la promène en landau, la gouvernante Gertrude « Ally » Allen qui lui enseigne la lecture et l'écriture. Dans cette ambiance typique de l'aristocratie de l'époque, cela n'étonne personne que parents et enfants vivent en parallèle. Les repas sont pris séparément, les enfants sont encadrés par d'autres personnes. Snobisme ? Culture plutôt. Le petit frère de Diana se souvient avoir pris son premier repas avec son père à l'âge de 7 ans. Diana est déjà gourmande, peu importe bien qui est en face d'elle à table ! Et Maman dans tout ça ? Maman est fatiguée. Maman pleure beaucoup. Maman ne sera bientôt plus là du tout.

Le cadre est pourtant idyllique dans cette campagne anglaise ouverte sur la mer du Nord et aux prises à la brume marine. Une chose est certaine, le coin est calme. Très rural, le comté dénombre peu d'habitants en dehors des touristes attirés par les jolies plages et la résidence royale de Sandringham. Park House est une maison aristocratique classique, tout ce qu'il y a de plus confortable. Dotée d'une dizaine de chambres, d'un garage, d'une piscine chauffée, d'un terrain de tennis et de cricket, elle offre aux enfants un terrain de jeu exceptionnel. C'est un peu le rêve de tout enfant de grandir tant un tel environnement entouré d'animaux en tous genres. Aux murs crème, la chambre de Diana au premier étage dévoile une vue sur les champs et les bois. Six employés à plein temps font tourner cette maison où flotte toujours une odeur appétissante en cuisine.

Si Johnnie est dans son élément avec cette vie de *gentleman-farmer*, Frances ne s'est jamais plu dans cette campagne sinistre du Norfolk. Le tourbillon londonien lui manque. Elle s'ennuie. Rien pour la distraire de son chagrin. John, lui est très

actif. Il s'implique dans la vie locale en animant des comités, avec l'équipe de cricket ou l'opéra. Jouissant d'un statut social de premier plan, il consacre son temps libre aux autres, aux enfants surtout. La dépression de Lady Frances grandit sous le regard empêché de son Lord. Il était si sûr qu'elle s'épanouirait à la campagne. L'ennui la ronge, le chagrin la dévore. Lui, il ne fait rien. Il observe. Il ne comprend pas. Ils ont tout pour être heureux, même un fils ! De temps à autre, il consent à un dîner en ville. Cela lui changera les idées, se dit-il.

C'est ainsi qu'en 1967, les Spencer dînent à Londres avec les Shand-Kydd. Diplômée de l'université d'Édimbourg, ancien officier de la marine, Peter est bel homme. À 42 ans, il est déjà un homme d'affaires accompli. Après avoir vendu l'entreprise familiale, et dans l'opération être devenu millionnaire, il s'est installé comme agriculteur en Australie où il a parfait sa fortune. Sa femme, Janet, est antiquaire et photographe botanique de talent. Quelque temps après ce dîner, un voyage au ski entérine une idylle entre Frances et Peter. Éperdument amoureux l'un de l'autre, ils mettront fin à une famille unie pour sept enfants, dont Diana.

La vie morose de Park House aux côtés d'un mari taiseux ne tient pas longtemps face à la légèreté des escapades londonniennes auprès de son très vivant amant. John préfère ignorer le comportement de sa femme. Frances déploie de moins en moins d'efforts pour habiter sa propre vie. Et puis, c'est la journée de trop. Accompagner John à Althorp pour rencontrer le comte grincheux ? Hors de question ! Frances a désobéi, devant un domestique, de surcroît ! Quel culot ! John entre dans une colère noire. La dispute s'envenime. Des reproches, encore des reproches. Des insultes. Chacun blâme l'autre pour ses propres faiblesses. Un vase se brise. Silence. Diana retient sa respiration. Cachée derrière la porte du petit salon, elle voudrait hurler. Elle est pétrifiée. Frances a avoué. La vie a basculé. « Je me souviens avoir vu mon père gifler ma